

Allocution prononcée par Robert de Traz le 5 décembre 1942 à la réunion des aspirants de 1915

Autor(en): **Traz, Robert de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **116 (1976)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-650416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Allocution prononcée par Robert de Traz le 5 décembre 1942 à la réunion des aspirants de 1915

NOTE DE LA RÉDACTION

Il y aura 20 ans cette année, Robert de Traz décédait. Son chef-d'œuvre, *l'homme dans le rang*, n'a guère vieilli. Ce livre a suscité des vocations d'officiers, en a fortifié d'autres. Par l'élévation de sa pensée, par sa profonde humanité, il fut longtemps le guide de tous ceux qui, chez nous, aspiraient à devenir des conducteurs d'hommes.

Robert de Traz est-il encore lu de nos jeunes officiers?

Nous souhaitons qu'ils soient nombreux à le pratiquer. Et ce serait le mérite des pages qui suivent de les encourager à le faire. A travers les phrases que l'auteur adressait, en 1942, à ses anciens aspirants de 1915, passe ce même souffle tonifiant qui fait vibrer son « lieutenant d'infanterie ».

Nous remercions le capitaine P. Pétermann d'avoir bien voulu nous confier ce texte inédit.

Mes chers camarades,

C'est en 1915 que nous nous sommes rencontrés, que nous avons vécu de longues semaines ensemble. Il y a donc vingt-sept ans de cela. Que d'événements, depuis lors, dans la vie des peuples et, je le suppose, dans la vie de chacun de vous. Nos rangs se sont éclaircis: donnons une pensée à ceux qui ne sont plus parmi nous. Songez que chaque anniversaire de notre Ecole nous verra moins nombreux, et qu'un jour viendra où ne subsistera plus qu'un seul survivant. Mais celui-là, octogénaire ou centenaire, je suis sûr qu'il se souviendra de Porrentruy avec la même émotion que nous apportons à nous souvenir ce soir.

* * *

Pour ma part, quand je vais pêcher au profond de ma mémoire des images de juillet 1915, je ne ramène que des impressions toniques, allègres, heureuses.

Je vous avouerai pourtant que j'étais arrivé parmi vous avec des sentiments mélangés. Dame! Je venais d'être mis comme premier-lieutenant à la tête de la compagnie où j'avais toujours servi comme officier. Responsable, à la frontière allemande, d'un secteur, j'avais établi mes postes et organisé un service d'espionnage qui avait eu l'honneur d'alimenter le bulletin de renseignements de la division. Et voilà

qu'un impérieux ordre de marche m'arrachait à mes hommes, à mes travaux, à mes plaisirs.

↳ L'entrée à Porrentruy me consola un peu. Cette petite ville de garnison, couronnée de son château, se montrait aussi pittoresque qu'accueillante. Après des semaines de bled, un bled relatif, on revoyait des trottoirs, des cafés. « N'importe, me disais-je, devant qui vais-je me trouver demain matin ? » Et j'éprouvais cette sensation particulière de toutes nos entrées en service, faite de curiosité, d'impatience et d'une légère angoisse.

Ce qui me rassurait, c'était la personnalité de notre patron, le colonel Schibler, sous les ordres duquel je venais de faire mon école de chef de compagnie. Quel homme franc du collier, énergique sous sa corpulence, cordial malgré sa grosse voix, et qui savait mêler de l'humour à ses justes exigences ! Avec lui le major de Tscharner, intrépide et racé, le lieutenant-colonel Verrey, bonhomme, le tonitruant capitaine Schmidt, le capitaine Perrin, discret. La variété de l'équipe excitait aux comparaisons. Et puis les adjoints : l'énergique Sillig, le séduisant de Jongh, le flegmatique Chuard, le calme et réfléchi Montfort. Là encore la différence des tempéraments favorisait une collaboration fructueuse et prêtait à l'observation psychologique : pardonnez-moi, sous l'uniforme je ne cessais pas d'être romancier.

Et puis enfin il y avait les aspirants. Des aspirants nombreux venus de plusieurs cantons et bien contents d'être là. Quand je vous rassemblai pour la première fois, sur une haute terrasse qui dominait la ville, votre empressement à vous mettre en rang révélait toutefois que votre zèle n'était pas sans inquiétude. Chacun de vous parviendrait-il jusqu'à la fin de l'école ? Vous n'étiez encore que des caporaux bien notés, mais ambitieux de devenir des lieutenants. Non pas de simples porteurs de sabres — car on en portait dans cette époque ancienne — mais des officiers, avec tout ce que cette fonction comporte de prestige, de satisfactions, d'épreuves et de devoirs.

Vous m'avez demandé mes souvenirs. Excusez-moi donc si je me place, pour vous parler, à mon point de vue. A d'autres de rappeler vos heures de tactique, vos séances d'équitation ou d'escrime, vos exercices dans le terrain. Moi j'étais votre commandant de compagnie et j'avais en outre à vous apprendre le règlement de service, c'est-à-dire l'éthique du soldat. Il me fallait être le chef de tous, mais aussi le père

de chacun, me montrer sévère mais aussi compréhensif, vous inculquer quelques idées nettes, quelques sentiments brûlants, surveiller votre tenue de la manière la plus réaliste et vous montrer en même temps le côté idéal du métier. Dès nos premiers contacts je m'aperçus qu'il valait la peine de m'intéresser à vous.

Vous rappelez-vous nos appels principaux, cette pittoresque cérémonie quotidienne, ce ballet bien réglé, autour duquel, pour assister à vos voltes rapides, à vos garde-à-vous martelés, pour écouter vos brefs dialogues avec le sergent-major s'attroupaient des passants émerveillés?

Aux commandements d'ensemble, votre compagnie réagissait d'un seul mouvement, à la fois vibrante et homogène, comme un éventail qui s'ouvre et se referme brusquement, comme un instrument bien accordé qui rend un son juste et plein. Mais ce qui me plaisait davantage, c'était d'aller le long du front et de vous examiner minutieusement l'un après l'autre. Il était nécessaire de vous empêcher de vous monter le cou parce vous coiffiez une casquette au lieu d'un képi, et non moins indispensable de vous rendre fiers; nécessaire de vous plier et de vous redresser. D'où, selon la tradition des écoles d'aspirants, quelques remarques un peu mordantes. Par exemple: « Vous êtes mal rasé, mon garçon ». Ou bien, « Montrez-moi votre mouchoir: il n'est pas propre ». Ou encore: « N'oubliez pas que vous n'êtes encore que de bas sous-officiers ».

Il vous arrivait alors de serrer les mâchoires, de vous raidir, d'apprendre ainsi à endurer et à vous taire. Mais sous cette piqure d'éperon, j'étais content de deviner votre frémissement, de sentir que devant moi se tenait, ardent et dompté, quelqu'un. Une présence. A d'autres minutes, au cours d'interrogations ou de causeries, ma satisfaction était plus grande encore d'éprouver la franchise de vos propos, la flamme de votre enthousiasme, l'élan de votre foi. Vos regards, en croisant les miens, confessaient librement, joyeusement, votre personne. De jour en jour vous vous affirmiez, vous preniez forme, vous deveniez à la fois plus souples, plus nets, plus vifs, plus virils.

Sans doute avez-vous compris alors qu'il ne s'agissait pas seulement, pour vos chefs, de vous instruire mais de mettre votre jeunesse en valeur, physiquement et moralement, et ensuite de la dédier à la patrie. Il s'agissait de vous driller mais aussi d'éveiller votre dévouement total, de fortifier votre corps par des exercices intenses, de développer votre compétence tactique, mais encore de vous donner le goût du comman-

dement, de vous apprendre vos responsabilités, de vous convertir à votre mission, en un mot, de faire de votre âme une âme militaire.

Ce qui facilitait les choses, c'était la bonne humeur qui régnait parmi vous, la gaieté que vous manifestiez en dépit d'une stricte discipline et malgré vos fatigues. Notre caserne, l'institut Saint-Charles, quelle ruche bourdonnante, quel étonnant pensionnat de garçons rieurs et bien portants, chez qui la camaraderie n'empêchait ni les taquineries, ni les bourrades! Au réfectoire où se déchaînaient vos appétits juvéniles, quel vacarme, et parfois quelles protestations devant certains menus! Passant dans vos dortoirs, il m'arrivait d'intervenir dans des batailles à coups d'oreillers et de calmer des tumultes qui recommençaient sans doute après mon départ!

Je revois aussi nos classes où, groupés devant des pupitres trop petits, vous écoutiez des théories, preniez des notes, et parfois vous laissiez aller à un assoupissement assez naturel. Je vous avais prescrit de laisser dans vos cahiers une page blanche sur deux pour que vous puissiez y inscrire, à propos des matières du programme, vos réflexions personnelles et même vos critiques. Je ne voulais pas que vous fussiez seulement de bons élèves, j'attendais de vous une adhésion sincère, réfléchie, du cœur et de l'esprit, ou plutôt une prise de conscience qui vous orientât définitivement. J'espérais, une fois sorti de l'école, que vous répondriez non seulement à des ordres de marche, mais, plus profondément, à l'appel d'une vocation.

Dans votre troupe, je distinguais les individus. Comme j'aimerais en refaire l'appel, revoir vos visages de vingt ans, vous redonner vos noms! Vous étiez à la fois unanimes et très particuliers, associés à une tâche commune et différents les uns des autres. Il y avait des étudiants, qui se posaient des questions, des employés, des paysans. Je cherchais à causer avec chacun, à l'atteindre, à le comprendre et parfois à l'aider. Il faut que je vous remercie ce soir de votre confiance d'alors, des confidences que certains m'ont faites, et aussi du beau spectacle que vous avez déployé sous mes yeux: celui d'une génération vigoureuse et fervente.

Car vous étiez des jeunes gens résolus, bien râblés, bien rassemblés, une bonne graine de chefs. Et ce qui vous stimulait encore, je crois, c'était la proximité de la frontière, le voisinage de l'étranger qui pouvait devenir un ennemi, la terrible réalité de la guerre. Souvenez-vous: parfois

le bruit du canon, du canon d'Alsace, faisait trembler les vitres de vos salles de théorie. Je m'interrompais et je vous disais: « Messieurs, le canon. » Vous n'étiez pas des élèves de temps de paix, qui raisonnent sur des abstractions, vous vous prépariez à des combats possibles. Ce qu'on vous enseignait, il faudrait peut-être le traduire, tôt ou tard, en actes sanglants. Ainsi, sans jamais l'avouer, bien sûr, l'idée de l'héroïsme ne vous était pas étrangère.

C'est pourquoi, quand il s'est agi de baptiser votre promotion, ce qu'on ne faisait jamais avant nous, vous n'avez pas hésité. Parce que l'armée, seule entre toutes les institutions publiques de notre pays, avait réclamé de vous un engagement sacré, et parce que vous vous vouliez fidèles aux couleurs, vous vous êtes appelés: *Promotion du serment au drapeau*.

Et quoique le sacrifice suprême ne vous ait pas été, alors, demandé, vous avez tenu néanmoins à accomplir, dans la mesure où l'occasion s'en offrait, à l'échelle modeste de votre existence d'élèves-officiers, certains exploits. Telle, par exemple, votre marche de quatre-vingt kilomètres, exécutée avec un brio soutenu, et à laquelle succéda sous les étoiles, à l'arrivée, un défilé au pas de parade qui arrachait au pavé des étincelles. Tandis que, dominant votre fatigue épuisante, vous saluiez fièrement notre chef, je songeais qu'un aspirant n'aspire pas seulement à un galon, mais aussi, peut-être, à la grandeur.

Et enfin, durant ces semaines d'application ininterrompue, d'entraînement méthodique, passant du nettoyage d'armes ou de la lecture des cartes à la méditation sur votre rôle futur, il vous a été donné de saisir pleinement et d'incarner en votre personne la notion de servir. Service: ce terme, banal à certains égards, exprime une des plus belles réalités humaines. Ne l'oubliez pas: à Porrentruy, à Lausanne, vous avez vécu, grâce à votre consécration, certaines des plus nobles heures, peut-être, de votre vie.

Qui sait si vous n'en avez pas été influencés pour toujours? D'abord, durant les trois années suivantes de la mobilisation. Et ensuite dans le cours de votre existence. Ici nos souvenirs divergent, chacun a les siens. Mais je suis sûr que nul d'entre vous, en faisant le compte de ses expériences, ne regrette d'avoir été le petit aspirant durement mené, fortifié, éduqué, exalté en vue de fins qui le dépassaient de beaucoup. Nul d'entre vous ne contesterait qu'il a dû à cette éducation sous l'uniforme un

rendement, un épanouissement de lui-même qu'il n'aurait pas connus sans cela.

Et voici, les années ont coulé et la guerre est revenue sur l'Europe.

De nouveau la Suisse est en armes, exposée à des dangers dont nous n'avons pas encore affronté les plus graves. Les uns et les autres, avec des grades divers, vous avez repris du service, vous serez peut-être appelés à repartir encore. Ce soir où notre ancienne camaraderie nous rapproche dans une confiante intimité, ne pensons pas seulement à ceux qui ont disparu, pensons avec modestie mais avec plaisir à celui que chacun de nous a été aux temps lointains de 1915. Et s'il faut faire face un jour au péril, que notre âge mûr soit digne de notre jeunesse.

Robert de TRAZ

